

Accorder le pistolet et le concert

Stendhal. Une sociologie romanesque de Jacques Dubois. La Découverte, 250 p.

Anne-Hélène Dupont

Number 223, November–December 2008

Pour la sociocritique : l'École de Montréal

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16752ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupont, A.-H. (2008). Accorder le pistolet et le concert / *Stendhal. Une sociologie romanesque* de Jacques Dubois. La Découverte, 250 p. *Spirale*, (223), 36–37.

Accorder le pistolet et le concert

STENDHAL. UNE SOCIOLOGIE ROMANESQUE de Jacques Dubois

La Découverte, 250 p.

par ANNE-HÉLÈNE DUPONT

— La politique, reprend l'auteur, est une pierre attachée au cou de la littérature, et qui, en moins de six mois, la submerge. La politique au milieu des intérêts d'imagination, c'est un coup de pistolet au milieu d'un concert. Ce bruit est déchirant sans être énergique. Il ne s'accorde avec le son d'aucun instrument. Cette politique va offenser mortellement une moitié des lecteurs, et ennuyer l'autre qui l'a trouvée bien autrement spéciale et énergique dans le journal du matin...

— Si vos personnages ne parlent pas politique, reprend l'éditeur, ce ne sont plus des Français de 1830, et votre livre n'est plus un miroir, comme vous en avez la prétention...

— Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, II^e partie, chapitre XXII

Stendhal, sociologue avant la lettre, précurseur de Pierre Bourdieu, Bernard Lahire et autres Axel Honneth? La proposition, audacieuse, est celle que défend Jacques Dubois dans *Stendhal. Une sociologie romanesque* (La Découverte, 2007). Ceux que le voisinage des termes « sociologie » et « Stendhal » ferait frémir peuvent cependant se rassurer : nul « réseau de socialités », ni « prise de position » à l'horizon, pas plus que de « champ littéraire » ou d'« institution ». Car si l'on doit à Jacques Dubois une théorie de l'institution littéraire (*L'institution de la littérature : Introduction à une sociologie*, Labor, 1990), il ne s'agit pas ici de prendre Stendhal et son œuvre pour objets d'une sociologie de la littérature. La perspective est inversée : les cinq romans de Stendhal forment pour Dubois une « sociologie fictionnelle [...] tout en actes et en images ». Plus qu'un réservoir de données mis à la disposition des sociologues, le roman est à la fois le terrain d'expérimentation et le mode d'exposition de cette sociologie empirique et fragmentaire.

Ce Stendhal s'inscrit en cela dans le prolongement des travaux récents de Jacques Dubois sur les romanciers réalistes des XIX^e et XX^e siècles (*Pour Albertine : Proust et le sens du social*, Seuil, 1997 ; *Les romanciers du réel : De Balzac à Simenon*, Seuil, 2000). Le professeur émérite de l'Université de Liège y soutient que dans et par les destins individuels qu'elles mettent en scène, les grandes fictions réalistes font « apparaître les portants essentiels de l'ordre social tels que les mettent en place des déterminants peu apparents ». Romanciers et sociologues, même combat — quoique à armes et stratégies différentes.

Dubois voit en Stendhal un artisan de premier plan de ce savoir particulier qui se construit et se cache à la fois dans la fiction réaliste moderne. Son essai vise ainsi à mettre en lumière la contribution du romancier aux sciences sociales. À cette fin, le critique axe sa lecture des romans de Stendhal d'une part sur la dialectique entre les deux grands registres de l'œuvre que sont l'érotique et le politique, et d'autre part sur la place des femmes dans ces romans.

Thème et variations sur une base restaurée

Avec une admiration communicative pour l'œuvre d'Henri Beyle, Dubois met en relief la dimension sociale des actes, des opinions et des émotions des personnages, de même que les rouages et les déterminismes à l'œuvre dans les milieux où ils évoluent. Il schématise ainsi les cinq romans : le héros, « être de pulsion et d'aspiration à la liberté », cherche sa place dans une « société bloquée » (la France de la Restauration, la monarchie de Juillet ainsi que leurs avatars que sont la cour de Parme et du village de Carville). Son élan se heurte rapidement aux contraintes de ce régime répressif, conservateur et conformiste qui entrave la conciliation de ses ambitions politiques (lire : professionnelles) et de ses valeurs. Il rencontre alors l'amour, dans lequel il se lance avec une énergie redoublée par le caractère compensatoire que revêt d'emblée la relation. Les amours des héros dévoileraient l'arbitraire des normes et des règles qu'elles transgressent, notamment celles de l'endogamie de classe et du mariage. Julien, Mathilde, Fabrice, Clélia et consorts feraient du couple une cellule de résistance symbolique contre l'ordre établi.

À l'évidence, l'habit est taillé sur mesure pour *Le Rouge et le Noir* et *La Chartreuse de Parme*, mais que faire alors du sombre et mystérieux *Armance* et des deux romans inachevés que sont *Lucien Leuwen* et *Lamiel*, auxquels il sied moins? Dubois se garde bien de les y faire entrer de force. Il tire adroitement profit des écarts entre la matière de ces romans et le schéma de base afin de leur donner sens. Ainsi, et pour ne donner que cet exemple, *Armance* serait tout entier contaminé par l'impuissance dont souffre le héros. Celle-ci serait à la fois la synecdoque et la métaphore d'un mal dont souffre l'ensemble de la société restaurée — d'où la disjonction de l'érotique et du politique dans ce premier opus de Beyle.

Scruter la partition

Précisons que, pour Jacques Dubois, mettre en relief l'inscription sociale de l'œuvre de Stendhal ne se limite pas à dégager des romans le portrait des régimes qui les ont inspirés. Son analyse fait aussi la part belle à la critique, à l'utopie et au refoulé que recèlent les fictions stendhaliennes. Le concept de « *cercle des primitifs* », expression par laquelle Dubois désigne les « *réseaux de solidarité et de mixité en rupture de la société ambiante et, le plus souvent, tournés contre elle* » que les héros tissent autour d'eux, est à cet égard particulièrement fécond. Il permet en effet d'opposer deux ordres de personnages : d'une part, ceux qui font l'objet de la critique du romancier en raison de leur conservatisme, de leur avidité et de leur vanité, d'autre part, les « *primitifs* », personnages impétueux, soumis à leurs désirs, caractérisés par leur aspiration à la liberté et leur mépris des conventions. Ces derniers, parmi lesquels on compte les héros, leurs amantes et leurs mentors, ont la faveur du romancier et forment à ce titre l'utopie stendhalienne.

Dans la lignée de son travail sur la *Recherche du temps perdu*, où il a vu en Albertine Simonet un révélateur du « *sens du social* » de Marcel Proust, Dubois modifie librement la hiérarchie des personnages stendhaliens. Avec un plaisir manifeste, il braque les projecteurs sur les personnages féminins, dont il met en évidence le fort potentiel de rupture sociale. De la timide mais clairvoyante Armance à la (trop) libre, impertinente et ingénieuse Lamie, ce potentiel croît au fil des romans. Pour le critique, les héroïnes de Stendhal réussissent mieux que leurs amants à conjindre l'érotique et le politique. À l'instar d'Albertine, elles tireraient en outre la fiction vers l'avenir au-delà des intentions de leur créateur, en particulier par leurs revendications d'équité dans les rapports entre hommes et femmes et leur refus d'être confinées au destin tracé pour elles par le père ou le mari.

L'attention que Dubois porte à l'écriture stendhalienne constitue une grande force de l'essai. L'auteur souligne à maintes reprises que le caractère primesautier des primitifs, les défis que ces personnages lancent au déterminisme social et la critique de la société restaurée qui se dessine dans les romans, entre autres, naissent et se nourrissent à même le style de Stendhal. On se permettra toutefois de déplorer que ces considérations stylistiques soient en général postposées aux analyses de la diégèse. Une telle structure peut suggérer que la forme joue un rôle secondaire, alors que les choix esthétiques de Stendhal font manifestement partie intégrante de son savoir romanesque sur le social et de la réflexion du critique littéraire.

Une sociologie à quatre mains

À ce propos, qu'en est-il de l'apport proprement stendhalien à cette science du social encore à faire ? Pour Dubois, l'originalité et la modernité de la sociologie fictionnelle de Stendhal résident dans la place que le romancier accorde aux lieux et aux êtres socialement mixtes. Ses héros, hommes et femmes, sont des êtres en porte-à-faux avec leur milieu d'origine, des personnages composites soumis à des influences parfois contradictoires. Ils témoigneraient en cela de la sensibilité de leur auteur à la complexification de l'habitus chez l'homme moderne. De plus, ces éternels décalés explorent souvent des milieux où se croisent différents groupes sociaux, tantôt dans l'affrontement (les salons, notamment), tantôt dans l'entente affectueuse, voire amoureuse (les cercles de primi-

tifs). Par l'importance qu'elles accordent à ces deux types d'hybridité, les fictions de Stendhal préfigureraient les théories du social élaborées à la fin du *xx^e* siècle, dont celles de Bourdieu et de Lahire.

Voilà qui nous ramène au titre de l'essai : Stendhal sociologue, vraiment ? L'idée qu'une sociologie s'élabore dans la fiction romanesque n'est pas sans attraits, d'autant que la lecture fine et efficace des romans d'Henri Beyle que livre ici Jacques Dubois la rend diablement séduisante. Peut-être emporté par un élan d'enthousiasme tout stendhalien, le vétéran critique néglige cependant ce qu'il reconnaît en avant-propos, à savoir la nécessité d'une « *traduction "construite" de la part de l'analyse critique* » pour dégager cette « *signification des "grandes fictions" qui, sans être profondément enfouie, est toujours plus ou moins voilée et réclame pour se lire un travail de mise à distance des scénarios sensibles* ». Que Stendhal eût un sens aigu des mécanismes de la France restaurée et que son œuvre recèle des « *schèmes de compréhension du social* », difficile d'en douter à la lecture de cet essai. Mais si les recours aux théories de Pierre Bourdieu, de Bernard Lahire (notion d'« *homme pluriel* »), d'Axel Honneth (« *lutte pour la reconnaissance* ») et de Giorgio Agamben (« *profanation* ») éclairent admirablement l'armature sociale de l'édifice stendhalien, c'est précisément grâce au concours d'un critique doté de connaissances sociologiques et d'une volonté de « *rassembler les linéaments de ce qui pourrait être tenu pour la sociologie selon l'auteur du Rouge et le Noir* ». Pour demeurer dans le registre musical, on pourrait comparer Stendhal à un musicien virtuose : son talent d'interprétation et de composition ne suffit pas à faire de lui un musicologue.

Cette réserve émise, il faut reconnaître qu'avec ce *Stendhal*, Dubois offre à la sociocritique l'exemple d'une approche que l'on pourrait, non sans un brin d'espièglerie, qualifier de radicale. Résolument centrée sur l'œuvre (l'esquisse du contexte social de création des romans est limitée au strict nécessaire et l'on cherchera en vain des références à d'autres textes de l'époque, sauf une ou deux brèves mentions de *la Comédie humaine*), sa lecture ne vise pas moins à en dégager un savoir sur la vie en société qui échappe à la contingence historique et conserve aujourd'hui sa pertinence. Les praticiens d'une herméneutique sociale des textes pourront aussi faire leur miel de l'analyse de l'humour ironique de Stendhal, en particulier la façon dont Dubois allie la dimension axiologique de cet humour à l'étude des liens affectueux et amoureux pour distinguer utopie et critique sociale.

Ainsi, que le lecteur contemporain soit convaincu en tout ou en partie par la thèse d'un Stendhal sociologue importe finalement peu, puisqu'il est des commentateurs tels que Jacques Dubois pour lire la socialité à même l'art du roman et accorder les coups de pistolet et le concert. ●